AU JARDIN.

J'ai mis mon cœur sous une rose :
En cherchant vous l'y trouverez
Avec ses souvenirs dorés,
Ses regrets, son ennui morose.

Demain la corolle déclose,
Lorsque vous la regarderez,
N'aura plus ces tons enivrés
Qu'un rayon de soleil compose.

Pourtant, du bouquet qui mourra
Vers vous un parfum montera,
Plein de sensations cachées.

Et c'est mon cœur fidèle et doux,
Enfant, qui survivra pour vous
Dans cette odeur des fleurs séchées.

M. et Mme Ferdinand E. Larue font des invitations pour le mariage de leur fille, Mlle Louise Larue, avec le Dr John L. Tartiton, mariage qui sera célébré en l'église St Augustin, le lundi dix sept Avril, à cinq heures et demie du soir. A l'issue de la cérémonie une réception aura lieu de six à sept heures chez les parents de la mariée, 926 Avc Esplanade.

M. et Mme A. Brittin arriveront aujourd'hui de New York où ils ont séjourné une quinzaine de jours.

M. et Mme James Miltenberger et Mlle Lucia Miltenberger passent quelque temps à la Bate St Louis.

Mlle Inez Burguières est de retour d'un court séjour à la Nouvelle Ibérie.

Mme Charles T. Patterson donnera une partie de bridge le 6 Avril.

M. et Mme Robert Downman et Mlle Sadie Downman passeront l'été en Europe.

Mlle Loïs Janvier est en visite chez Mlle Martha Wilmer à Birmingham, Ala.

Mme James Legendre partira à la fin du mois avec Mlle Katharine Legendre, et ses autres enfants, pour Camden, Maine, où ils passeront l'été. M. Legendre les rejoindra plus tard dans la saison.

M et Mme William Mason Smith ont donné un dîner intime lundi soir.

Mme H. C. Leake et Mlle Mary Ellis Leake seront prochainement les hôtes de M. et Mme J. C. Bates, à Shreveport, Lne.

Mme Samuel B. Sneath a donné un lunch charmant en l'honneur de Mme Kuser du New Jersey, lundi après-midi. Des fleurs de printemps décoraient les salons et les tables occupées par les invitées qui comprenaient : Mmes Pearl Wight, Alfred LeBlanc, A. Sidney White, James B. Bush, F. Codman Ford, Henry Dickson Bruns, James Dinkins, John P. Richardson, Don A. Pardee, John Barkley, Bishop Chaplin Perkins, C. E. Kells, Marshall Ballard et Mlle Fannie Hardie.

Mme Nelson Whitney a quitté Atlantic City pour New-York où elle passe quelque temps.

Mlle Anita Norman qui est arrivée de la Passe Christian au commencement de la semaine, est l'hôte de M. et Mme A. G. Tebo et de Mlle Jessie Tebo.

Mme Arsène Perrilliat a donné une partie de théâtre au Dauphine samedi dernier, pour sa fille Elise, dont les invitées étaient Mlles Maud White, Virginia Parker, Elise Mason Smith, Joséphine Witherspoon, Mary Ivy et Mary Virginia Perkins.

M. Henry McCall est de retour d'un séjour à Evan Hall, Donaldsonville.

Mlle Béatrice Daboval a regagné sa demeure à Rayne, Lne, après un séjour de quelques semaines dans cette ville.

Le Monday Evening Bridge Club a tenu sa dernière réunion chez Mlle Olga DeBuys, et sera reçu chez Mlle Thérèse Kohn lundi prochain. Les prix ont été gagnés lundi soir par Mlle Kate Nott et M. Arthur Gilmore.

Mme George Alfred Hero fait des invitations pour un bridge-whist qu'elle donnera le 18 Avril, en l'honneur de Mlle Lottie Watterman.

M. et Mme John D Minor ont regagné leur demeure dans la paroisse Terrebonne, lundi dernier.

Mme Emmanuel Senn est partie pour Chicago vendredi.

Un thé-bridge a été donné par Mlle Louise Denis mercredi après-midi, en l'honneur de Mlle Rhoda Coffin, de Chicago. Les personnes présentes comprenaient Mmes Samuel Trufant, Eugène LaPice, P. F. Pescud, G. H. Dunbar, F. H. Mortimer, Reginald Carter, S. B. McConnico, N. B. Vairin, Ivy Kittredge, Louis Landry James De Buys, Bessie Behan Lewis, S. Boullemet, G. Lyons, Miles Marguerite Maginnis, Stéphanie Levert, Edith Darcantel, Hilda Meyer, Agalice McCaw. Les prix étaient de ravissantes écharpes de chiffon qui ont été gagnées par Mmes McConnico, Vairin, Kittredge, Lewis et Mlle Levert. Des fougères et des fleurs printanières décoraient les salons. Dans la salle à manger, la table présidée par Mme Frank Mortimer, était ornée d'une profusion de roses roses.

M. et Mme Benj. Kernan passent quelque temps à Clinton, Lne, chez la soeur de M. Kernan, Mme Irwin.

M. Octave J. Morel est en voyage dans l'Amérique Centrael.

M. et Mme Ben Oxnard sont de retour d'un séjour chez M. et Mme Frank T. Howard, à Biloxi.

Une partie de bridge-whist suivie d'un thé charmant avait lieu mardi après-midi chez Mme H. Wellington Cobb Les salons de l'élégante demeure étaient décorés à cette occasion de fougères, de tulipes et d'iris jaunes. Parmi les personnes présentes : Mmes W. C. C. Claiborne, Eugene Martin, Peter F. Pescud, Bessie Behan Lewis, George B. Penrose, Ashton Phelps, Walker B. Spencer, William Warren, S. B. McConnico, E. L. Page, R. M. Walmsley, W. F. Hardie, Alfred Pattison, S. P. Walmsley, Jr, Don A. Pardee, W. J. O'Donnell, E Soulé, L. Lesassier. Winchester Bowling. Marshall Wellborn, Robert Guerard, J. M. Burguières, J. W. Phillips, J. W. Hearn, W. Rhodus, T. J. Bush, Robert, Gaylord. Le thé était servi Mlle Pearl Wight à une table parée de narcisses et de tulipes jaunes.

Le Dr et Mme George K. Pratt et leur famille passeront l'été au Canada.

On annonce de Vicksburg, Miss., les fiançailles de Mlle Evelyne T. Butts, fille de Mme Edward S. Butts de cette ville, avec M. Eads Poitevent, de la Nouvelle-Orléans. Le mariage aura lieu en avril.

Un thé ravissant précédé d'une partie de bridge-whist a été offert à Mme John M. Dorrance, de Houston, Texas, par Mme John J. Gannon et Mlle Jean Gannon, mercredi après-midi. Des palmiers et des fleurs printanières décoraient les salons, et la table était artistement ornée d'iris de différentes nuances. Mme Thomas G. Bush et Mme James H. Maury servaient le thé. Les prix, des ombrelles en soie, ont été gagnés par Mmes Robert J. Perkins, Robinson, T. G. Bush, J. W. Phillips, H. M. Hardie, James B. Bush et James H. Maury. Au nombre des personnes présentes se trouvaient Mmes Lucien E. Lyons, Louis LeSassier, Oscar L. Putnam, John B. Elliott, Joe, Don A. Pardee, Marshall Wellborn, J. C. Le Bourgeois, Claude Liebman, Bishop C. Perkins, W. H. Matthews, E. T. Merrick, W. C. C. Claiborne, J. E. Lyttle, H. H. Baker, Eugene Martin, W. H. Dixon, J. Hume, Robert Guerard, Mlle Evelyn Noble.

Mme Hampden Story, de Crowley, Lne, passe quelque jours à la Nouveile Orléans.

Mme Edwin Merrick est de retour d'un voyage en Californie.

Au milieu d'une nombreuse assistance, le Cercle Apollon donnait mercredi, à la résidence de Mlle Loretta Breslin, une brillante soirée musicale au cours de laquelle les interprètes du programme suivant ont été chaleureusement applaudis. "Les Saltimbauques". (Ganne.) Chœur. "Entends-tu ?" (Mattei.) Mlle A. Pujol. "Solo." M. R. Delord. "Roméo et Juliette" Valse (Gounod.) Mlle B. Casteix. "Les Huguenots." (Meyerbeer.) M. E. Marsolan. "Could I." (D'Albert.) Mlle Céleste Senac. "J'aime mon amour." (Caryll.) Mlle Ida Prats. "Noël paien." (Massenet.) Dr H. Ader. "La Tosca." (Puccini) Mme E. Marsolan. "Mireille." duo (Gounod) Mlle Dufour et M. E. Marsolan. "Glow Worm.") Lincke) Chœur. Accompagnatrice, Mlle St Raymond. Directrice, Mlle A Pujol.

M. Joseph Castellanos, l'artiste bien connu sous le nom de Henri Varillat, a donné vendredi après-midi, à un auditoire d'élite, dans la salle des conventions, à l'Hôtel Grunewald, le régal d'une fête musicale peu commune, qui a été pour lui un véritable triomphe. On a particulièrement applaudi parmi les monologues qu'il a dits avec un charme infini, "La Glu," de Fragerolles, et la "Ballade du Désespéré," de Murger. M. Castellanos a été, comme toujours, très acclamé, quand il a fait entendre sa belle voix dans des romances qu'il a chantées avec un art parfait. "Suprême Adieu" de Dassier, l'"Alleluia d'Amour" de Faure, "Chanson des Heures" de Privat, "Au Bord de l'Eau" de Cuvillier, et plusieurs autres chansons populaires de France, ont été bien goûtées de l'assistance très select qui comprenait plus de quatre cents personnes. Cette fête artistique dont on gardera longtemps le souvenir a été l'une des plus charmantes de la saison.

Jeudi soir, M. et Mme Frank B. Hayne ont donné chez eux un dîner magnifique auquel assistaient Mlles Jean Gannon, Sadie Downman, Elsie O'Connor, Carrie Hayward, Ruth Bush, Frédérica O'Reilly, Laura Hobson, Elizabeth Maginnis, Joël Harris et MM. Eads Poitevent, Samuel Coleman, Jules Burguières, Arthur La Cour, Walter Claiborne, Charles Wolfe, Atwood Rice, Walter Libby, June Poitevent et M. et Mme Robert H. Downman. La table était décorée de roses rouges et de fougères contenues dans des corbeilles d'argent.

Charmante, la partie de bridge qui a été offerte à Mlle Gladys Moulton par M. et Mme T. H. Carew Hunt, jeudi soir. Les prix étaient pour les dames des éventails en bois de santal, et pour les messieurs, des cadres d'argent pour photographies. Parmi les assistants, Mlles Maud Wilmot, Florence Lewis, Dorothy Wilmot, Anita Morel, M. et Mme John Dymond, Jr, M. et Mme F. Tipping, MM. Harry Holmes Alexander, Wallace, Walter S. Lewis, Bernays et le comte Moroni.

Deux ravissantes parties de cartes ont été données par Mme George Soulé et Mlle Mary Soulé ces jours derniers. A la première qui avait lieu jeudi après-midi, ont pris part Mmes George Aldigé, John Rouse, Albert Soulé, Eugène Martin, C. Y. Harvey, E. Pinckard, G. H. Dunbar, Reginald Burke, Bessie Behan Lewis, Auguste Capdevielle, J. N. Roussel, Oscar Putnam, Legrand Crumb, E. Lytle, Wood Beale, D. D. Curran, W. T. Jones, Peter F. Pescud, W. F. Hardie, C. T. Patterson, E. E. Soulé, C. W. Robinson, S. E. Redfern, W. F. Hardie, Sumpter Boullemet, Frank Soulé, C. B. Fisher, Robert Soulé, W. W. Espy, F. B. Reynolds, Mlles Eleanor Dyer, Stéphanie Levert, Maud Wilmot, Mary Tebo. Les prix étaient des ombrelles de printemps. La table dans la salle à manger où le thé et le chocolat étaient servis par Mme Edouard Soulé et Mme Azahel McClellan, était ornée de fougères et de noeuds de satin rose.

La seconde partie réunissait vendredi, chez Mme Soulé, Mmes Alex Ledoux, John Wood, Albert Le More, J. P. Horner, Carl A. Andrews, James Dunbar, St-Clair Adams, Mercer Patton, Charles Manson, George Kausler, W. H. Renaud, Joe, E. McCoy, B. Chaffe, J. Schenck, George Walsh, W. H. Renaud, Jr, R. Conner, Nicolas Rivière, Cécile Pitard, W. P. Parkhouse, S. Jackson, C. C. Swayze et quelques autres.

Mlle Virginia Meyer est de retour de Washington, D. C., où elle a séjourné plusieurs mois.

M. et Mme John D. Carpenter font part des fiançailles de leur fille, Mlle Jennie Deforest Carpenter avec M. Edwin Wendles Kursheedt. Le mariage aura lieu à la fin d'Avril.

Mardi après midi, Mlle Mabel Hobbs a réuni à une partie de bridge-whist intime, Mlles Evelyn Byrd, Kate Nott, Josie d'Aquin, Maud Wilmot, Frances Hoskins, Marjorie Quigley et Mmes Paul Brand, Lucien Baker, Guy Hopkins Eli Watson et Mary Farrier.

M. et Mme George S. Eastwick sont partis pour New York lundi.

Mlle Nina Watters passe quelque jours à Mobile.

Mme Frank T. Gravely a donné une partie de bridge whist Jeudi après-midi.

NAPOLÉON
ET SES
MARÉCHAUX.

Le général Zurlinden publie le deuxième volume de son important ouvrage : "Napoléon et ses maréchaux.

L'auteur ne s'est pas proposé de donner des appréciations savantes sur le haut commandement, il a voulu montrer comment, en tenant compte des documents les plus sûrs, les plus récents, les meilleurs ouvrages des grands historiens, l'on peut, l'on doit actuellement apprécier les héros de l'épopée napoléonienne.

Dans le premier volume, en termes clairs, attachants, souvent émus, il nous fait voir le grand Empereur lui-même ; dans le deuxième, l'auteur nous présente successivement les compagnons de gloire de Napoléon, dans des esquisses bien nuancées, saisissantes de clarté et de vérité.

A cette intéressante galerie de maréchaux, le général Zurlinden a eu l'heureuse idée d'ajouter les deux hommes de guerre, que Napoléon a le plus estimés, Kléber et Desaix, tués à l'ennemi avant la première promotion des maréchaux. Nous serons certainement agréable à nos lecteurs, en leur donnant aujourd'hui deux courts extraits concernant ces deux hommes illustres.

KLEBER

Les provinces de l'Alsace-Lorraine, si douloureusement détachées de la France par les événements de 1870, avaient fourni dans une large mesure leur contingent de soldats vaillants, dévoués, de généraux distingués, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Aussi cette grande époque restera-t-elle, à tout jamais, gravée dans les cœurs des populations alsaciennes-lorraines ! Kléber est pour toujours le héros de Strasbourg ; comme Kepp, le fidèle et intrépide aide de camp de Napoléon, est le héros de Colmar ; comme le maréchal Lefebvre est celui de Rouffach, dans la haute Alsace ; comme le glorieux Ney, et Lasalle le modèle des cavaliers légers sont les héros de Metz et de la Lorraine....

Strasbourg est, à bon droit, tout particulièrement fier de son illustre enfant. Chaque année, les étudiants alsaciens défilent devant la statue de Kléber, respectueux, tête nue.

Ils ont cent fois raison. Kléber a été la personnification la plus saisissante, la plus complète des qualités toutes gauloises des populations de l'Alsace, sa petite patrie: l'intelligence, l'entrain, l'élan, l'énergie, l'élévation des sentiments, l'esprit batailleur, le bon sens gouailleur.... Et, d'un autre côté, ce superbe homme de guerre qui a tenu une si grande place dans les guerres de la Révolution et dans l'expédition d'Egypte, est resté, et restera toujours, dans le cœur de sa grande patrie, la France, au premier rang de ses fils les plus valeureux, les plus dévoués, les plus sympathiques.

Depuis 1877, Kléber a trouvé un historien digne de lui dans le fils de son aide de camp, dans le général de division comte Pajol, qui a publié "Kléber, sa vie, sa correspondance."

Le portrait qu'il fait de Kléber, dans sa Préface à l'Armée, est saisissant : il nous le montre grand — il avait près de six pieds, — bien pris, vigoureux, élégant; son beau visage, encadré par des cheveux abondants, bouclés, était éclairé par de bons yeux francs, qui devenaient ardents, impérieux dans les circonstances difficiles.... Le général Pajol le compare à l'Achille d'Homère. Napoléon a dit de lui : "Personne n'est beau au feu comme Kléber". C'était un admirable entraineur d'hommes.

C'était aussi une haute intelligence, un grand cœur trouvant en face du péril des résolutions héroïques ; un esprit vif, alerte, lançant de ces traits qui font le tour des camps, égaient les troupes, leur inspirent confiance, leur montrent que leur chef sait garder toute sa présence d'esprit dans les circonstances les plus difficiles....

.....

La Convention nationale décréta que "l'armée de Mayence avait bien mérité de la Patrie." Kléber fut nommé général de brigade et envoyé à l'armée de Vendée, où il se distingua à côté de Marceau, non seulement par sa vaillance, mais par sa modération, par la sagesse de ses conseils.

Voici une scène, extraite du livre du général Pajol, qui fait bien ressortir les mœurs de cette époque troublée: Les troupes entraient à Nantes après un violent combat livré aux portes mêmes de la ville. La population offrit une couronne de fleurs à Kléber; mais aussitôt le représentant du peuple Turreau prit la parole, et déclara que "les honneurs rendus à des généraux, chargés de broderies, puaient l'ancien régime.... Ce sont les soldats qui gagnent les batailles et non les généraux. C'est aux soldats qu'il faut tresser des couronnes.

Sans se troubler, Kléber répondit aussitôt qu'il avait lui-même servi comme grenadier, et qu'il connaissait tout le mérite du soldat : mais qu'il savait aussi que des milliers de bras ne peuvent remporter la victoire que sous la direction d'une seule tête". Au reste, ajouta-t-il, Marceau et moi, nous n'avons accepté cette couronne de fleurs que pour l'attacher aux drapeaux de nos troupes."

Bientôt après, Kléber fut arraché aux horreurs de la guerre civile, et envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse. Il s'y distingua comme général de division, commandant une aile de l'armée aux batailles de Fleurus et de la Rœr, ainsi que devant Maestricht, Düsseldorf, et sur le Rhin.

En 1795, il exécuta devant l'ennemi, dans des conditions difficiles, le passage du Rhin, près de Crefeld. C'est là que se place sa saillie, si souvent racontée, et si alsacienne, au sujet de la lune.

L'opération devait être faite de nuit; pendant qu'il la préparait, il reçut plusieurs fois l'avis de se méfier de la lune qui était pleine, et qui pourrait trahir les mouvements de ses troupes. Il donnait ses derniers ordres, lorsqu'un de ses officiers vint lui redire encore, de la part du général en chef, de veiller à la lune.

Impatienté, Kléber s'écria: "Je .... fais.... sur la lune," puis, se reprenant, il ajouta: "cela produira une éclipse; et nous passerons quand même...."

L'opération réussit à souhait. En en rendant compte, Kléber eut soin de ne pas oublier l'astre des nuits. "La lune, écrivit il, levée depuis longtemps, laissa apercevoir notre mouvement à l'ennemi, mais ne servit qu'à relever le courage de nos grenadiers et à éclairer leur triomphe...."

DESAIX.

Au milieu des hommes de guerre de la Révolution et du Consulat, Desaix est une des figures les plus attachantes, les plus nettement, les plus noblement caractérisées. Elle fait bien le pendant de celle de son ami et émule en gloire, Kléber.

Les monuments qui ont été consacrés à Desaix ont des places saisissantes de grandeur, comme sa carrière.

Deux d'entre eux se dressent aux limites de la vieille Gaule, en territoire étranger aujourd'hui; l'un, celui qui contient les restes du héros, est placé au sommet des Alpes, dans la chapelle du col du Grand Saint-Bernard, au-dessus des plaines ensoleillées de l'Italie, où Desaix s'était si brillamment comporté, et où il avait trouvé une mort à tout jamais glorieuse. "Je veux, avait dit Napoléon après Marengo, à tant d'héroïsme et de vertus décerner des hommages tels que nul mortel n'en reçut jamais de pareils. Je donnerai à Desaix les Alpes pour piédestal, et les religieux du Grand-Saint-Bernard pour gardiens."

Le deuxième monument consacré à Desaix a été élevé par ses anciens compagnons d'armes de l'armée du Rhin, au milieu desquels il avait vaillamment gagné tous ses grades. Il se dresse aux portes de Strasbourg ; dans la grande île, sur le Rhin dont il avait si souvent forcé le passage, le long de la route de Kehl qu'il avait si brillamment défendue; dans cette Alsace qui l'avait si chaleureusement acclamé, et qui l'a pleuré, avec Kléber, comme s'il avait été, lui aussi, un de ses plus chers enfants.

Un autre monument de Desaix a été inauguré, il y a quelque années, près de son lieu de naissance, à Riom, en Auvergne, dans le réduit de la Gaule, qui a produit Vercingétorix, vingt siècles avant Desaix.

Paris n'a rien qui rappelle spécialement cette grande mémoire. Un arrêté des Consuls, du 6 septembre 1801, avait décrété qu'on élèverait un monument, "gage de la reconnaissance nationale", pour honorer à la fois Desaix et Kléber, sur la place des Victoires ; mais il n'a pas été donné suite à ce projet. Il serait digne de notre belle capitale de réparer cet oubli ; et il semble que la place de ce monument serait tout indiquée, au bas de l'avenue qui porte déjà le nom de l'un des deux héros, de Kléber....

Général ZURLINDEN.

GRAND ASSORTIMENT D'ŒUFS
Et de Nouveautés de Pâques.
PANIERS ET BOITES DE FANTAISIE--TOUT A PRIX RAISONNABLES.
Dans ces Jours de Chaleur Venez Vous Rafraichir dans Notre Salon, où la Ventilation est Parfaite.
LA FONTANA,
622 CANAL.

LA LETTRE
Nouvelle inédite

C'était un homme qui avait encore, comme on dit, des prétentions. Il portait une cravate de couleur tendre, et un gilet de fantaisie moulait son ventre rond, posé entre ses hanches comme un gros œuf, qui sembla t prêt à rouler sur le sol au moindre choc. Il déjeunait auprès de la fenêtre ouverte. Sa femme était assise en face de lui.

Il la méprisait et la respectait tout ensemble. Car, si elle était femme, elle était aussi son épouse. Il suivait généralement ses avis, après les avoir contredits avec violence, et en avoir longuement démontré la stupidité. Il se flattait de connaître la vie et de ne point se laisser abuser par les apparences. Il disait aussi qu'il était le maître chez lui, et lorsqu'on lui parlait d'une épouse acariâtre ou volage, il affirmait qu'il aurait su la dresser.

Quand il discourait, sa femme se taisait, pour l'ordinaire. Sans doute, avait elle été jolie. Il lui restait une belle chevelure fauve et drue, des yeux caressants, une bouche charnue et bien dessinée. Mais la couperose gâtait son teint, et puis elle avait trois mentons.

Voilà. C'étaient M. et Mme Javot, un gros homme important qui gouvernait une grosse femme insignifiante.

Il y a, dans les bureaux des administrations, des employés soumis et paisibles, qui semblent inoffensifs, et plaisantent avec leurs collègues. Mais, lorsqu'ils sont rentrés chez eux, ils prennent l'allure autoritaire et le langage implacable d'un haut baron féodal ; et s'ils parlent, leur femme tremble.

Donc, M. et Mme Javot déjeunaient près de la fenêtre ouverte. Cette matinée de printemps était douce et légère. A cause d'elle, on eût aisément absous M. Javot d'habiter en une banlieue charbonnée, et si près de la ligne du chemin de fer. Une heure de cette paix dorée compense les ennuis quotidiens, le perpétuel souci de manquer le train, l'horreur de retours dans un wagon bondé. Le petit jardin de M. Javot avait des grâces ineffables. La pelouse étroite était jeune et fraîche. Et, dans le fond, près du mur neuf en vilaines pierres, un lilas se parait de fleurs qui embaumaient.

M. Javot lui-même semblait gagné par cet enchantement épandu. Sous la moustache rude et forte, qu'il tenait de quelque ancêtre guerrier, tandis que des aïeules effacées et soumises lui avaient légué des yeux candides et un nez sans noblesse, la lèvre se détendait, perdait le pli hostile que crée l'habitude de l'injure. Peut-être bien que M. Javot allait rêver.

Mais le facteur arriva. Il avait poussé la petite grille qui avait grincé et il s'approchait de la fenêtre. Il faisait, dans l'allée étranglée, les mêmes pas qu'il eût faits dans une grande plaine rase.

Il salua militairement et souhaita bon appétit. A quoi M. Javot répondit : "Merci."

Et puis le facteur parla. Il dit:

—En voilà une qui revient de loin.

Ayant pris l'enveloppe, M. Javot l'examina avec curiosité. Elle était jaune, de papier commercial et d'apparence banale. Telle qu'elle était, fragile et mince, elle avait pourtant franchi les mers, et s'était attardée entre les mains de fonctionnaires casqués de toile, qui habitent des maisons en bambous. Des nègres facteurs, qui s'en vont, indécents et naïfs, au long de la grande brousse inquiétante, l'avaient portée dans leurs sacs de toile. Et puis elle avait passé en Amérique, où des employés glabres, en des bureaux strictement agencés l'avaient couverte de signes abréviatifs. Enfin elle se retrouvait, après tant de voyages, en cette claire banlieue parisienne. Et miraculeusement elle restait entière. Les cachets exotiques, les marques à l'encre rouge et les timbres insolites n'avaient pu effacer l'adresse tracée quinze ans auparavant, d'une main assurée :

Madame Javot, 10, rue des Fleurs, au Vésinet.

M. Javot ne put se retenir de prononcer des phrases sévères et définitives sur la négligence de l'administration. Derrière son guichet, chaque jour, il invoquait les règlements, et vantait jusqu'à leur faiblesse. Mais, à cette heure-là, et dans ce décor printanier, il était, comme tous les Français, frondeur, et pourvu de bon sens.

Le facteur chercha des excuses :

—C'est peut-être bien, détail, qu'elle était tombée derrière le casier. J'ai vu cela quand je débutais dans l'administration, en 1884. On faisait réparer le bureau. On a enlevé le casier du tri. Et derrière, on a trouvé deux lettres qui y étaient depuis vingt ans au moins.

—Non ! cria d'une voix furieuse M. Javot. Non ! Elle n'était pas derrière le casier. Elle se promenait ! Elle se promenait ! Elle est allée à Colombo, à Dakar, à Saïgon, et puis à....

Il déchiffrait péniblement, sur les timbres dont la lettre était constellée, les noms des étapes lointaines que la petite enveloppe avait franchies. Il dit :

—Un beau voyage !

Car, comme tous les banlieusards rêvant devant les cheminées des usines, il était épris de vastes horizons et il avait lu beaucoup de récits aventureux. Il savait les noms de bêtes dangereuses et pouvait discourir sur les habitudes des Lapons et des nègres Bambaras.

Il regarda encore l'enveloppe.

—Ça, c'est trop fort ! Savez-vous d'où elle est partie ? Du bureau de la rue Fontaine, à Paris. Elle a mis quinze ans pour venir de Paris au Vésinet !

Il ajouta :

—Si je la portais à un journal, on me la paierait cher.

Déjà le facteur se repentait d'avoir trop parlé. Il salua, et s'en alla, alléguant que sa tournée était longue. Arrivé à la grille, il se retourna, et derechef souhaita bon appétit.

Quand il eut disparu, M. Javot se disposa à ouvrir l'enveloppe. Et c'est alors seulement qu'il s'aperçut que sur un événement aussi considérable sa femme n'avait encore rien dit. Il la regarda et la vit un peu pâle. Il demanda :

—Qu'est-ce que tu as ? Tu es malade ?

Et sans attendre la réponse, il fit quelques allusions égrillardes au printemps, qui trouble le cœur des jolies femmes.

Puis il coupa l'enveloppe, avec un couteau à dessert. Il lut, et devint pâle à son tour. Il se leva brusquement, et cria à sa femme, en plein visage :

—Traînée ! Fille des rues !

Elle se leva aussi, et d'un bond fut se réfugier dans un coin de la pièce. Elle tremblait de tout son corps. Elle mit le bras devant sa figure. Et elle poussait un gémissement continu.

Mais M. Javot ne donna point la lourde correction que sa femme attendait. Un calme dangereux s'était soudain établi sur sa physionomie. Il ramassa la lettre froissée qu'il avait jetée sur le sol, et la lut à haute voix, avec des inflexions où la colère se mêlait à l'ironie :

"Ma chère aimée, je ne pourrai plus te revoir que vendredi. Après, tu sais ce qui doit arriver. Mais nous tâcherons de n'y point penser et de nous donner, en une fois, tous les baisers dont nous allons être privés pendant cinq mois interminables."

Pour signature, il y avait une sorte de paraphe.

—Le nom ? demanda M. Javot, le nom de votre amant ?

Terrifiée, elle le livra aussitôt. M. Javot, en une seconde, évoqua le camarade hardi et désinvolte dont il rapportait la veille encore, après tant d'années de séparation, les farces merveilleuses et les propos inimitables. Il gronda:

—Il a de la chance d'être mort, votre freluquet! Je ne l'aurais pas manqué.

Et puis, s'efforçant de prendre un ton noble; il dit :

—Remontez dans votre chambre, madame.

Elle y alla, et, quand elle eut fermé la porte derrière elle, on entendit les grands sanglots qu'elle poussait.

Les premiers jours, il ne parla point. Il rentrait de son bureau à l'heure exacte, et s'asseyait aussitôt dans son fauteuil pour lire le journal. Il dînait, silencieux, en face de sa femme qui retenait ses larmes, et avait les paupières rouges. Puis, toujours silencieux, il se couchait sur un lit pliant qu'il avait fait installer dans la salle à manger.

Au bout d'une semaine, il retourna dans la chambre commune. Au moindre mouvement il disait :

—Inutile de vous agiter, madame. Votre amant n'est pas là.

Et le lendemain, ouvrant les yeux, il demandait :

—Madame n'a pas bien dormi ? L'amant de madame lui est apparu en songe ?

Elle ne répondait rien. Et il fut bientôt exaspéré par son silence perpétuel. Un jour, il fit venir la bonne, et la congédia. Elle ne songea même pas à protester, heureuse de quitter une maison où la fureur silencieuse l'effrayait plus que des disputes violentes.

Quand elle fut partie, M. Javot dit à sa femme :

—Vous ferez le ménage vous-même. Cela vaudra mieux que de penser à votre amant.

Elle obéit. Il surveillait les moindres détails, et la reprenait durement sur la plus petite négligence. Il se mettait à plat ventre pour regarder sous les lits; et s'il apercevait des traces de poussière il disait:

—Naturellement ! Le dessous des lits ne vous intéresse pas.

Elle passa désormais des journées à cirer et à balayer, ceinte d'un gros tablier bleu. Elle eut des mains dures, creusées de sillons noirs. Et sous ses cheveux qu'elle n'avait plus le loisir d'ordonner, son visage se creusa de rides.

On l'avait appelée la belle Mme Javot. Et la quarantaine sonnée, elle avait plu aux gens du peuple. Un commionneur avait dit un jour à la bonne, alors qu'il buvait un verre de vin pour se ragaillardir, son ouvrage fini :

—Une femme comme votre patronne et un bon repas, c'est le bonheur d'un homme.

Mais au petit feu de la médiocre torture, sa maturité grasse et blanche se dessécha et jaunit. M. Javot ne modéra point son zèle effroyable. Avec une obstination d'inquisiteur, il prolongea la question. Il ne prononça jamais une phrase où ne figurât le nom de l'amant mort. Et sa vengeance, lente et sournoise, fit une ombre morose et terrifiée de la "dame" indolente et paisible, que les voyageurs de l'Ouest avaient si longtemps regardée avec sympathie, arrosant des géraniums sur le bord des parterres.

Un soir, après le dîner, il ricana :

—Si votre amant vous voyait maintenant, il ne voudrait plus de vous.

Elle ne répondit rien encore. Mais, quand ils furent dans leur chambre, elle s'approcha de l'armoire à glace, et se vit telle qu'elle était, vieillie, salie et ravagée.

Il lui dit.

—Le beau temps est passé. Vous ne séduirez plus personne.

Elle dit, avec une flamme revenue dans le regard :

—Non.

Elle descendit. Au bout d'un quart d'heure, ne la voyant pas revenir, et n'entendant plus aucun bruit, il se leva. Il la trouva pendue à un arbre du jardin.

Il dit :

—Lâche ! Elle n'a pas eu le courage d'expier !

Dans son âme la colère effaça tout autre sentiment. Il avait encore des choses à lui dire. Et elle se permettait de ne plus entendre. Puisqu'elle ne pouvait plus souffrir, il ne trouvait plus à la vie aucun intérêt.

Il conduisit le deuil, et ses collègues crurent que c'était la douleur qui convulsait son visage. Puis il rentra dans sa maison vide, et il parlait haut, d'une voix irritée. Il invectivait la morte, en phrases grandiloquentes. Il imaginait des arguments nouveaux, et des reproches plus cinglants. Et puis, au bout d'un mois, las de ne plus trouver en face de lui une pauvre figure terrifiée, il s'en fut dans le jardin et se pendit à la même branche où le corps de sa femme s'était balancé. Et ce fut un fait divers qui commençait en ces termes :

"Ne pouvant se consoler de la perte de sa femme, M. Jules Javot...."

Sous caution.

Les huit commissaires électoraux contre lesquels des mises en accusation ont été rapportées hier par le grand jury, ont été remis en liberté provisoire sous caution ce matin.

Les commissaires du troisième ward ont fourni une caution de 1,000 dollars chacun ; ceux du huitième ward de 1,500 dollars.

Les inculpés affirment énergiquement leur innocence et déclarent qu'ils n'auront aucune difficulté à se disculper.

La mise en accusation contre les commissaires du troisième ward porte sur une simple question de négligence. Après l'élection ils avaient, paraît-il, oublié de remettre la liste des votants dans l'urne, ainsi que l'exige la loi. Ils déclarent qu'il n'y a eu de leur part qu'un simple oubli, lequel a été du reste réparé le lendemain matin, car la liste en question a été expédiée par le premier courrier à Baton Rouge où se faisait le dépouillement du scrutin.